
L'Apocalypse selon saint Jacques Lacan

Mathieu Blesson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4367>
DOI : 10.4000/labyrinthe.4367
ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015
Pagination : 107-119
ISBN : 9782705690717

Référence électronique

Mathieu Blesson, « L'Apocalypse selon saint Jacques Lacan », *Labyrinthe* [En ligne], 41 | 2014-2015, mis en ligne le 03 juillet 2015, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4367> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4367

L'Apocalypse selon saint Jacques Lacan

Mathieu BLESSON
mathieublesson@yahoo.fr

L'écologie est devenue une idéologie globale qui couvre l'intégralité de l'existence, les modes de production autant que les manières de vivre. On y retrouve tous les travers du marxisme appliqués à l'environnement : le scientisme omniprésent, les visions effroyables de la réalité, l'admonestation aux hommes coupables de ne pas comprendre ceux qui leur veulent du bien. Toutes les sottises du bolchevisme, du maoïsme, du trotskisme sont en quelque sorte reformulées au carré, au nom du salut de la planète. Tous ces auteurs, journalistes, politiciens, savants rivalisent dans l'abominable, se réclament d'une hyperlucidité : eux seuls voient juste quand les autres végètent dans les ténèbres d'où ils se réveilleront un jour, affolés. Eux seuls sont sortis de la caverne de l'ignorance où le troupeau humain piétine, sourd et aveugle aux évidences¹.

Responsabilité, principe de précaution, développement durable : autant de maîtres-mots devenus depuis la traduction d'un profond malaise. Généralement il n'y a que les écologistes pour penser le contraire. Eux que le sort de la planète inquiète pourtant chaque jour un peu plus. Sont-ils nombreux ? La réponse sera fonction du crédit accordé à la politique environnementale dans les années à venir. N'oublions pas qu'elle cherche à interroger chacun d'entre nous sur la conséquence de nos actes. Faisant ainsi de l'écologie un phénomène de masse dont la psychanalyse, en tant que pratique de l'inconscient, ne peut sortir indemne. Du moins est-ce la thèse que nous soutiendrons ici à travers l'enseignement de Jacques

1. Pascal Bruckner, *Le Fanatisme de l'Apocalypse : sauver la Terre, punir l'Homme*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 2011, p. 38.

Lacan (1901-1981). Lui qui, notamment à la fin de sa vie, paraissait avoir compris avant les autres que l'âge d'or de la psychanalyse était fini.

Aussi est-il important de préciser ici que la psychanalyse ne cesse d'entretenir depuis ses débuts un rapport ambigu à la science ; laquelle bien évidemment ne se résume pas seulement à l'étude du monde du vivant qu'est la biologie et qui, par l'intermédiaire d'Ersnt Haeckel (1834-1919), a donné lieu un peu plus tard à l'écologie². On l'a vu avec Sigmund Freud (1856-1939) après qu'il eut d'abord assisté aux cours sur l'hystérie donnés par le célèbre neurologue français Jean-Martin Charcot (1825-1893) dans l'enceinte de la Salpêtrière à Paris avant de finalement prendre ses distances d'avec les neurosciences au terme d'un enseignement riche en remaniements. Ainsi de son dernier ouvrage intitulé *l'Abrégé de psychanalyse* (1938) et dans lequel, pouvons-nous lire, il est écrit notamment que « toute science repose sur des observations et des expériences que nous transmet notre appareil psychique, mais comme c'est justement cet appareil que nous étudions, l'analogie cesse ici³ ». Même chose, donc, pour ce qui est de Lacan, ce théoricien et clinicien hors pair dont l'un des mérites, et non des moindres, est d'avoir montré en quoi le sujet divisé de la psychanalyse – le fameux « parlêtre » – n'est qu'une variable en négatif du sujet de la science auquel il suffirait d'ajouter un supplément d'inconscient pour en révéler le sens caché : un sens littéral.

À cet égard, rappelons que le devenir de la psychanalyse est depuis toujours fonction du progrès de la science, lequel convergerait aujourd'hui (c'est notre hypothèse) vers une écologie de masse, ce nouvel « écologisme » pourrait-on dire par analogie avec le scientisme, que l'angoisse du savant alimente autant qu'elle interroge. Ce qui sous-entend que l'absence du mot « écologie », en particulier chez Lacan, ne veut pas dire qu'il est question d'autre chose. Car si le terme en lui-même ne fait pas partie de son vocabulaire, le fait qu'il ait à plusieurs reprises abordé les grands problèmes environnementaux suffira à étayer notre propos. Les effets de la modernité ne sont jamais aussi évidents que lorsqu'ils sont suggérés. Prise au sens large, l'écologie unifie et explicite la plupart des défis scientifiques, économiques et éthiques que l'humanité s'est donnés

2. Cf. Ernst Haeckel, *Prinzipien der Generellen Morphologie der Organismen*, Berlin, G. Reimer, 1906 [1866], p. 334.

3. Sigmund Freud, *Abrégé de psychanalyse* (trad. de l'allemand par A. Berman), Paris, PUF, 1949 [1938], p. 21.

après avoir découvert les risques qu'une débauche de technologie fait prendre à ceux qui, au quotidien, ont à en supporter la charge. Ainsi peut-on supposer que c'est dans ce contexte de suicide collectif que l'avenir de la psychanalyse est sur le point de basculer.

Encore faut-il faire se correspondre point par point l'état actuel de la science avec celui de la psychanalyse pour y comprendre quelque chose. Ce à quoi Lacan s'est toujours montré particulièrement attentif. Car pour lui, la psychanalyse ne cesse d'être en relation avec la science. Depuis le début, les deux sont de même nature : ce qui ne veut pas dire qu'elles se ressemblent. Au contraire, c'est parce que le discours scientifique est devenu ce qu'il est que la psychanalyse a pu voir le jour. De même, c'est parce que la science est devenue ce qu'elle est aujourd'hui, à savoir un véritable scientisme – dont l'un des principaux visages, rappelons-le, serait d'après nous l'idéologie écologiste –, que le pronostic vital de la psychanalyse est engagé. En ce sens, les deux, science et psychanalyse, sont strictement antinomiques.

Quand l'angoisse vient au savant

Mais pour combien de temps encore ? C'est une question qui travaillera Lacan jusqu'à la fin de sa vie. À l'image du 7e Congrès de l'École freudienne de Paris et de cette conférence de presse au cours de laquelle il parlera notamment du devenir de la psychanalyse en lien avec la science mais également, de manière plus surprenante, en lien avec la religion – nous allons voir pourquoi, les deux étant devenus pour lui quasi-synonymes. En effet, le risque est que la doctrine freudienne devienne un jour inutile à partir du moment où, triomphe de la religion oblige – comme le psychanalyste français le dit lui-même à propos des rapports conflictuels qu'entretient la psychanalyse avec l'Église catholique, apostolique, romaine –, « c'est en somme ou l'un ou l'autre. Si la religion triomphe, comme c'est le plus probable – je parle de la vraie religion, il n'y en a qu'une seule de vraie – si la religion triomphe, ce sera le signe que la psychanalyse a échoué. C'est tout ce qu'il y a de plus

normal qu'elle échoue, parce que ce à quoi elle s'emploie, c'est quelque chose de très très difficile⁴».

Dès lors, ces journées tenues à Rome du 31 octobre au 4 novembre 1974 seront l'occasion de dire pourquoi, sachant qu'un vent de panique souffle sur la communauté scientifique. Lacan en est maintenant persuadé. Et lorsqu'on le questionne sur le sujet, il répond sans détour. Telle la fois où, en marge du rassemblement, il accordera un entretien à l'hebdomadaire italien *Panorama*. Ce magazine d'actualité à fort tirage dans lequel Lacan parlera volontiers de ce qu'il considère être la position du savant aujourd'hui. En un mot, elle est devenue insoutenable, car quiconque dorénavant manipule le moindre tube à essai est susceptible de déclencher le chaos sur Terre, donnant ainsi l'impression que chacun tient le sort du monde entre ses mains. À l'époque, le contraste est d'autant plus saisissant que le journal italien a eu l'idée d'associer le portrait de Lacan à celui d'un technicien de laboratoire qui, muni d'une combinaison de protection, paraît manipuler des produits dangereux. En outre, plusieurs articles à caractère écologique figurent dans le même numéro⁵, ce qui rajoute au fait que ceux qui font la science n'arrivent plus, semble-t-il, à faire comme si chacun de leur geste n'avait aucune conséquence sur l'environnement. L'heure des remises en question a donc sonné. Ce que Lacan ne manquera pas de faire remarquer, non sans une pointe d'inquiétude : « Ma peur est que par leur faute, le réel, cette chose monstrueuse qui n'existe pas, finisse par prendre, par l'emporter. La science se substitue à la religion, et elle est autrement plus despotique, obtuse et obscurantiste. Il y a un dieu-atome, un dieu-espace, etc. Si la science gagne ou la religion, la psychanalyse est finie⁶ ». Avant d'ajouter, tandis qu'une question lui est posée concernant le rapport entre la science et la psychanalyse :

Il semble que vienne pour les savants le moment de l'angoisse. Dans leurs laboratoires aseptiques, roulés dans leurs blouses empesées, ces vieux bambins qui jouent avec des choses inconnues, en fabriquant des appareils toujours plus compliqués et en inventant des formules

4. Jacques Lacan, « Conférence de presse du docteur Jacques Lacan au Centre culturel français, Rome, le 29 octobre 1974 », dans *Lettres de l'École freudienne de Paris*, 16, Paris, Secrétariat de l'École freudienne de Paris, 1975, p. 7.

5. Cf. L. Sechi (dir.) « A tutta acqua », *Panorama*, 448 (1974), p. 111-114.

6. Jacques Lacan, « Freud pour toujours. Entretien avec Jacques Lacan » (trad. de l'italien par P. Lemoine), *Magazine littéraire*, 428 (2004) [1974], p. 28.

toujours plus obscures, commencent à se demander ce qui pourra advenir demain, ce que ces recherches toujours nouvelles finiront par amener⁷.

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à regarder du côté de ceux qui, à la même époque, tirent la sonnette d'alarme pour essayer de se faire entendre par le plus grand nombre. C'est le cas notamment de Paul R. Ehrlich (né en 1932). Ce biologiste américain dont la réputation n'est plus à faire depuis qu'il a fait du contrôle des naissances une priorité absolue pour la sauvegarde de notre planète. Écoulé dès sa sortie à plusieurs millions d'exemplaires aux États-Unis, *La bombe P* (1968) deviendra rapidement un standard. La croissance démographique est alors au cœur de l'ouvrage. D'où la nécessité d'une politique rigoureuse en matière d'environnement afin de remédier aux problèmes liés à la surpopulation. Et parmi les risques possibles, il y en a un qui effraie tout particulièrement Ehrlich. Il s'agit des maladies de type viral. Une trop grande concentration de la population est susceptible de propager plus facilement le virus. Et l'auteur d'ajouter que

ce virus pourrait être d'origine naturelle, ou s'être échappé de l'arsenal prévu pour une guerre biologique. Grâce aux moyens de transports modernes, il serait presque instantanément présent aux quatre coins du globe. Dans la plupart des régions, il serait naturellement impossible de produire et de distribuer des vaccins en quantité suffisante pour freiner l'épidémie. Tandis que la production et la distribution des antibiotiques seraient considérablement ralenties, la paralysie des travaux des champs et des moyens de transport rendrait la situation plus affreuse encore, en aggravant la famine en bien des endroits⁸.

Comme d'autres scientifiques après lui, tous amateurs de scénarios catastrophistes – nous l'avons vu encore récemment avec la souche H5N1 et la propagation cette fois-ci bien réelle de la grippe aviaire à travers une bonne partie du monde –, Ehrlich cède ici à la panique. Pire encore, il va jusqu'à risquer une comparaison avec la seconde guerre mondiale pour mieux semer la terreur dans les esprits. Sinon, comment expliquer

7. *Ibid.*

8. Paul R. Ehrlich, *La bombe P* (trad. de l'anglais par F. Bauer, D. Béchon, P. et R. Perez), Paris, Fayard / Les Amis de la Terre, 1972 [1971], p. 79.

ce besoin pressant de modifier les comportements de chacun en vue de satisfaire aux besoins écologiques des générations futures ?

L'écriture n'est qu'un moyen de mordre sur le réel

À cette question que nous posons ici sur fond de culpabilité inconsciente éprouvée par la plupart des membres de la communauté scientifique, et qui n'est autre que le reflet d'une époque hantée par l'incertitude du lendemain, Lacan n'aura pas immédiatement la réponse. En revanche, il ne mettra pas longtemps à se rendre compte que la science ne peut plus continuer indéfiniment à fabriquer des objets de plus en plus incontrôlables voire dangereux pour l'homme sans connaître en retour nombre d'effets secondaires. Si bien qu'il est possible de déterminer à quel moment Lacan jugera opportun d'indiquer ce qui, à court terme, attend désormais les scientifiques. Et c'est à son retour du Japon que cette prise de conscience aura lieu. Là-bas, à Osaka, il a pu observer de quoi l'homme est capable. Il est vrai qu'à l'époque il n'y a pas meilleure expression des prouesses technoscientifiques que le pays du Soleil-Levant. À l'instar de cette ville, l'architecture japonaise, entre traditionalisme et modernisme, est en effet particulièrement développée pour l'époque. Surtout depuis qu'a eu lieu un an plus tôt l'Exposition universelle placée sous le signe du « Progrès humain dans l'Harmonie » et autres projets d'urbanisme tous plus futuristes les uns que les autres ; lesquels sont censés par ailleurs marquer le début du renouveau en matière de politique environnementale. Osaka est même pionnière en ce domaine au Japon après avoir été jusqu'ici victime d'une pollution industrielle majeure, héritage d'une reconstruction désordonnée après les nombreux bombardements subis pendant la seconde guerre mondiale.

Nous sommes alors le 12 mai 1971. Le séminaire de la Faculté de droit est interrompu depuis deux mois. Lacan le reprend avec l'idée de terminer ce qu'il avait entrepris avant son voyage. Il est notamment question du réel : c'est-à-dire ce qu'aucune lettre ne peut suffire à écrire. Car justement, il y a quelque chose qui résiste à la signification. À la manière des équations mathématiques, l'écriture n'est donc qu'un moyen de mordre sur le réel. C'est elle qui montre en quoi le semblant de la parole n'a pas de fin en soi. Mais attention, tous les savoirs n'ont pas les mêmes effets dans le réel. Certains, plus que d'autres, sont susceptibles

d'engendrer l'irréparable. Que l'on songe ici un instant à la puissance de la force nucléaire, cette invention par définition purement humaine dont l'histoire du xxe siècle porte encore les stigmates et qui n'est autre qu'une matérialisation de ce réel au sens lacanien du terme dans la mesure où celui-ci n'existe que dans son rapport triangulaire aux autres registres essentiels de la réalité psychique que sont l'imaginaire et le symbolique, eux-mêmes issus de la logique structuraliste⁹. C'est pourquoi le psychanalyste français met en garde ceux qui n'hésitent pas à s'aventurer toujours plus loin. L'exploration du réel n'est pas sans risque. Particulièrement lorsqu'il s'agit d'utiliser la planète à des fins de recherche. Ce qui, pour Lacan, revient à dire que « la science physique va se trouver ramenée à la considération du symptôme dans les faits par la pollution. Il y a déjà des scientifiques qui y sont sensibles par la pollution de ce que du terrestre, on appelle, sans plus de critique, environnement¹⁰ ».

Rongés par le remord, ceux qui jusqu'ici faisaient la science semblent en effet prêts à tout pour s'acheter une bonne conduite. Or, c'est dans ce contexte compliqué pour les savants du monde entier que l'avenir de la psychanalyse est sur le point de basculer. Encore faut-il le démontrer. À la veille des événements de Mai 68, Lacan ne pouvait que pressentir le danger. Ce n'était alors qu'un début. Depuis, les choses ont évolué. Multipliant les déclarations du même ordre, la place occupée par cette question ira grandissant. À commencer par cette allusion que Lacan fera au sortir de ce vaste mouvement de révolte spontanée. Nous sommes cette fois-ci le 19 juin 1968. Lacan s'apprête à donner une conférence dans l'amphithéâtre de l'École normale supérieure. Elle fait suite à une réunion tenue le mois dernier entre des membres de l'École freudienne de Paris et l'un des principaux acteurs du mouvement étudiant en la personne de Daniel Cohn-Bendit (né en 1945). De cet échange, Lacan retiendra qu'

on a même vu les psychanalystes s'interroger sur l'avenir du métier. À mes yeux, ils ont eu tort de s'interroger publiquement. Ils auraient mieux fait de garder ça pour eux, parce que quand même, les gens qui les ont vus s'interroger là-dessus, justement, alors qu'ils les interrogeaient sur

9. Cf. Jacques Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », dans *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005 [1953], p. 11-12.

10. Jacques Lacan, *Le Séminaire. Livre XVIII : D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006 [1971], p. 124.

tout autre chose, ça les a un peu fait marrer. Enfin on ne peut pas dire que la cote de la psychanalyse a monté¹¹ !

En effet, alors que la question sur le devenir de la société n'est pas encore refermée, certains psychanalystes s'engouffrent déjà dans la brèche ouverte par le jet des pavés du Quartier latin. Dès lors, c'en est trop pour celui qui n'a de cesse de répéter que la psychanalyse ne peut faire cavalier seul. Elle n'a rien d'une discipline autonome. À cet égard, ceux qui en assument la responsabilité n'ont pas à anticiper le cours de l'histoire. Au contraire, seul le mouvement du monde dicte sa loi. C'est pourquoi les psychanalystes n'ont pas à attendre quelque chose qui, par définition, ne s'est pas encore produit. Tout juste peuvent-ils maintenir l'expérience analytique à un niveau supportable pour éviter d'avoir à rendre des comptes sur de prétendus résultats thérapeutiques.

L'analyse n'est pas une science mais un discours

En 1968, rien n'indique encore que Lacan sait de quoi il parle. L'état actuel de la situation ne lui permet pas de se prononcer clairement sur le devenir de la psychanalyse. Toutefois, une certitude demeure. L'accélération du monde moderne ne va pas sans un certain nombre de désagréments, lesquels provoquent une gêne quotidienne dès lors que ceux qui sont directement concernés n'arrivent plus à vivre correctement. Pourtant, l'origine de ce mal ne fait aucun mystère. C'est le discours véhiculé par la science qui est derrière cette impression de malaise. À l'image de ce que Lacan rappellera lors d'un entretien accordé quelques années plus tard à France-Culture. À l'intérieur de l'École freudienne de Paris, l'heure est alors aux règlements de comptes. En outre, Lacan est une nouvelle fois exclu du 28e Congrès international de psychanalyse qui aura lieu à Paris durant le mois de juillet 1973. Mais à l'entendre, le fait qu'il n'y soit pas convié importe peu. Lacan sait qu'il brille par son absence. Ce qui lui donne l'opportunité de revenir sur les raisons qui font que la psychanalyse est ce qu'elle est depuis ses débuts. À savoir que « l'analyse n'est pas une science, c'est un discours sans lequel le discours dit de la science n'est

11. Jacques Lacan, « Conférence du mercredi 19 juin 1968 », *Bulletin de l'Association freudienne*, 35 (1989), p. 5.

pas tenable par l'être qui y a accédé depuis plus de trois siècles ; d'ailleurs le discours de la science a des conséquences irrespirables pour ce qu'on appelle l'humanité¹² ».

Pourtant, l'expérience freudienne n'est plus à même de garantir une telle bouffée d'oxygène. Le vent de la science a tourné depuis dans un sens nettement moins favorable au maintien du procédé analytique. Du reste, ce n'est plus qu'une question de temps avant que la psychanalyse ne subisse le contrecoup de ce nouveau scientisme. Moment critique, donc, que Lacan tient absolument à évoquer sans que la question ne lui soit directement posée. Preuve qu'il s'agit là d'un sujet sensible. Ainsi, dira-t-il pour la première fois à la radio, « on ne s'en est pas encore aperçu et c'est heureux parce que dans l'état d'insuffisance et de confusion où sont les analystes le pouvoir politique aurait déjà mis la main dessus. Pauvres analystes, ce qui leur aurait ôté toute chance d'être ce qu'ils doivent être : compensatoires ; en fait c'est un pari, c'est aussi un défi que j'ai soutenu, je le laisse livré aux plus extrêmes aléas¹³ ».

L'écologie pour continuer à ne rien savoir de son rapport au monde

Contrer la part grandissante du discours de la science dans la vie de tous les jours en aidant d'une certaine manière celui qui en souffre à aller mieux : telle serait donc la difficile mission du psychanalyste. À cette époque, Lacan donne l'impression d'être le seul à se poser la question de cette façon. Les autres psychanalystes, trop occupés par des querelles internes, paraissent quant à eux se désintéresser du monde extérieur. C'est pourtant ce qui oriente leur pratique. D'ailleurs, Lacan ne s'y trompe pas. À la prolifération du discours scientifique, il oppose la nécessité absolue à ce qu'il ait toujours plus d'analystes. En effet, c'est à la faveur de nombreux voyages en Italie que cette impression sera la plus forte. De l'autre côté des Alpes, certains articles des *Écrits* ont depuis été traduits. Lacan est invité à venir en parler. Surtout qu'une école italienne est sur le point d'être créée. Le 30 mars 1974, le psychanalyste

12. Jacques Lacan, « Déclaration de Lacan à France-Culture à propos du 28^{ème} Congrès International de Psychanalyse », *Le Coq-Héron*, 46-47 (1973), p. 6-7.

13. *Ibid.*, p. 7.

français a alors rendez-vous au Centre culturel français de Milan. Il y livrera un verdict sans appel. D'après lui, ce qui pose problème à l'heure actuelle provient de l'usage que l'homme fait du réel : cette idée limite que Lacan catégorise ainsi afin de mettre l'accent sur ce que le langage est capable d'engendrer du simple fait de parler. Or, explique-t-il, « le réel est devenu d'une présence qu'il n'avait pas avant à cause du fait qu'on s'est mis à fabriquer un tas d'appareils qui nous dominent, comme ça ne s'était jamais produit auparavant¹⁴ ». À ce titre, même le scientifique est concerné. Un savoir obtenu dans le réel n'étant qu'une sorte d'incise qu'il lui faut à chaque fois répéter par la voie mathématique. C'est d'ailleurs ce qui fait que le progrès ne connaît pas de limite en soi.

Toutefois, manier le réel n'est pas sans risque. Nous venons de le voir, le réel d'aujourd'hui s'avère être le résultat de machines qui, jour après jour, façonnent notre monde sans imaginer pour autant ce qu'une telle entreprise peut avoir d'insupportable. D'où le besoin d'analystes afin d'empêcher cet excès de savoir dans le réel. Mais Lacan n'est pas sûr que cela suffise. Encouragés à se servir abondamment du réel, la tentation semble trop forte pour ces malades de la vie quotidienne qui, au fond, ne demandent qu'une chose : mourir du mieux possible, c'est-à-dire sans trop avoir à réfléchir pour ne pas en souffrir. En ce sens, ils sont prêts à tout pour ne pas avoir à se poser de question sur eux-mêmes. Et quoi de plus utile que la science pour y arriver ? C'est pourquoi, conclura Lacan, « les analystes, ils disent qu'ils sont là... enfin... quand on a une crise. Crise qui peut vraiment mettre en question... mettre la question du savoir sur la sellette d'une façon telle qu'on ne voudrait plus rien savoir... enfin... que l'être espèce humaine... en finirait avec cette chose dont elle ne s'est jamais occupée, à savoir de la terre¹⁵ ».

Ainsi Lacan touche-t-il ce point limite où, à prendre les choses du côté du suicide collectif, c'est la disparition de notre planète qui, aujourd'hui plus que jamais, sert de prétexte écologique à qui refuse d'interroger son rapport au monde, et par conséquent sa vie psychique inconsciente. D'ailleurs, n'est-ce pas le propre du suicide que de surprendre jusqu'à son auteur ? Ce qui en fait un acte réussi. Tout le contraire de la psychanalyse, en somme, dont l'échec à s'engager dans pareille voie doit être

14. Jacques Lacan, « *Alla Scuola Freudiana* », dans G. B. Contri (éd.), *Lacan in Italia 1953-1978*, Milan, La Salamandra, 1978 [1974], p. 106.

15. *Ibid.*, p. 121.

permanent pour que celui qui parle ait une chance de survivre à ce réel de plus en plus envahissant.

Du triomphe de la religion au triomphe de l'écologie

Pour Lacan, il est donc clair que la psychanalyse intervient dans l'histoire par un dialogue avec la science et le scientisme, ne serait-ce qu'en résistant frontalement à leur traitement de l'effet de sujet chez les êtres parlants. Mais leur objectivité, ayant surtout pour résultat, via la technoscience, de changer le monde en objet exploitable et de menacer sa survie par une efficacité redoutable, un remords et une panique s'en suivent, dont l'idéologie écologiste s'empare pour les changer en moyens d'une nouvelle rédemption.

Or ce discours n'est pas seulement une projection dans un avenir incertain, c'est d'abord la proposition d'une sorte de conversion interne à la science qui se complèterait pour ainsi dire de sa propre critique écologique. C'est encore le retour aux thèmes classiques entretenus par la religion, et notamment par le christianisme catholique, comme en témoigne très directement cette conférence de presse (déjà évoquée précédemment) donnée par Lacan à Rome le 29 octobre 1974 à l'occasion des Journées de l'École freudienne de Paris :

La vraie religion, c'est la romaine. Essayer de mettre toutes les religions dans le même sac et faire ce qu'on appelle de l'histoire des religions, c'est vraiment horrible. Il y a *une* vraie religion, c'est la religion chrétienne. Il s'agit simplement de savoir si cette vérité tiendra le coup, à savoir si elle sera capable de sécréter du sens de façon à ce que l'on en soit vraiment bien noyé. Elle y arrivera, c'est certain, parce qu'elle a des ressources. Il y a déjà des tas de trucs qui sont préparés pour ça. Elle interprétera l'Apocalypse de saint Jean. Il y a déjà pas mal de gens qui s'y sont essayés. Elle trouvera une correspondance de tout avec tout. C'est même sa fonction¹⁶.

16. Jacques Lacan, « Le triomphe de la religion », dans *Le triomphe de la religion ; précédé de Discours aux catholiques*, Paris, Éditions du Seuil, 2005 [1974], p. 81-82.

Par conséquent, on peut se demander à la suite de Lacan et de son enseignement si la psychanalyse n'a pas été la brève parenthèse d'une tentative de s'opposer aux excès scientistes sans tomber dans l'illusion dont Freud mettait en question la possibilité d'un avenir¹⁷ ? La montée environnementaliste n'est-elle pas aujourd'hui principalement l'émergence d'une religiosité salvatrice, interne à la science elle-même, dont la puissance, bientôt relayée par les croyances et les moralismes ancestraux, représente du même coup le meilleur coupe-circuit de l'élan psychanalytique ? Ce dernier ne vivait-il pas précisément du rôle de compensation qu'il proposait à l'excès de puissance sur le réel incarné par la science ?

À lire ce qu'a pu dire encore récemment Jorge Mario Bergoglio (né en 1936), le nouveau pape François, il n'est en effet pas impossible que le thème de l'écologie messianique soit amené à perdurer, à s'insérer toujours davantage au cœur des proclamations de foi ou même à s'ancrer dans des modifications liturgiques au point de forger une nouvelle éthique. C'était le 22 septembre dernier. Le Saint-Père rencontrait alors les représentants du monde culturel sarde, dans le grand amphithéâtre de la faculté pontificale régionale de théologie, afin de leur offrir notamment quelques réflexions sur ce qui agite le monde en ce moment, l'humanité étant selon lui confrontée à une crise généralisée :

Et quand je dis crise, je ne pense pas à une tragédie. Les chinois, quand ils veulent écrire le mot *crise*, l'écrivent avec deux caractères : le caractère du danger et le caractère de l'opportunité. Quand nous parlons de crise, nous parlons de dangers, mais aussi d'opportunités. C'est le sens dans lequel j'utilise ce mot. Bien sûr, chaque époque de l'histoire porte en elle des éléments critiques, mais, au moins au cours des quatre derniers siècles, jamais comme à notre époque a-t-on vu les certitudes fondamentales qui constituent la vie des êtres humains être à ce point bousculées ? Je pense à la détérioration de l'environnement : cela est dangereux, pensons, en anticipant un peu, à la guerre de l'eau qui se profile, aux déséquilibres sociaux, à la terrible puissance des armes – nous en avons beaucoup parlé, ces derniers jours, au système économique et financier, qui a en son centre non pas l'homme mais l'argent, le dieu argent, au développement et au poids des moyens

17. Cf. Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion* (trad. de l'allemand par A. Balseinte et al.), Paris, PUF, 1995 [1927].

L'Apocalypse selon saint Jacques Lacan

d'information, avec tous leurs aspects positifs, de communication, de transport. C'est un changement qui touche la manière même dont l'humanité poursuit son existence dans le monde¹⁸.

Est-ce à dire pour autant que nous serions sur le point de connaître les affres de l'Apocalypse ? Pour le pape François, la réponse est non à partir du moment où cette crise faite de désillusion et résignation est en réalité une occasion historique pour l'Église catholique de trouver des chemins d'espérance comme seule la foi chrétienne en est capable.

Conclusion

Voir reflleurir un clergé dominant sur la tombe de ses ancêtres trop vite enterrés ne serait donc qu'une question de temps. En se faisant le visionnaire d'une disparition possible de la psychanalyse, Lacan nous permet d'exhumer dans les textes ce sur quoi prendra appui le message chrétien à l'horizon du ^{xxi}^e siècle. La fin du messianisme terrestre – cette véritable Apocalypse longtemps annoncée, redoutée et finalement arrivée –, redoublée d'une perte totale de repères pour ce qui est des impasses rencontrées dans le champ technoscientifique, a fini par coïncider notamment avec une écologie salvatrice désormais en mal de responsabilité : ce nouveau chantre de l'Église catholique dont la principale mission consiste à faire croire en un avenir meilleur dans le même temps que cette mouvance écologique hypostasie à la dimension religieuse le tout-venant. À la condition toutefois de respecter collectivement quelques principes de nature chrétienne qui, s'ils s'appuient directement sur la culpabilité de tous, cherchent avant tout à garantir la quiétude des âmes ici et au-delà, pour le bien des générations futures.

18. Pape François, « L'Apocalypse qui ne viendra pas », *L'Osservatore romano*, n° 39, LXIV^e année, 26 septembre 2013, p. 5.